

Lettre de Suisse Romande

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur**

Band (Jahr): **34 (1954-1955)**

Heft 12

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LETTRE DE SUISSE ROMANDE

Un ouvrage vient de paraître sous le titre de *Romandie*. On sait que le mot est de René-Louis Piachaud, le poète genevois décédé voici quelques années. Et cette *Romandie* vous a quelque chose d'un peu sentimental, d'un peu romantique, d'idyllique, même. C'est Rousseau, ses vendanges à Clarens, ses pèlerinages valaisans, les lacs, les bergers sur leurs alpages, les pêcheurs, les clairières du Jura où galopent des houles de croupes rondes, et la ferme basse, et les sapins bleus du Jorat, et les semeurs dans les sillons gras de la fécondité.

Image un peu douceuse que le livre, du reste, corrige. Non, il n'y a pas de Romandie. Il n'y a guère que des différences entre les cinq cantons de langue «romane» auxquels il faut ajouter les terres de l'ancien évêché de Bâle devenues, par la grâce des diplomates étrangers, bernoises. Quels rapports, à la vérité, entre Neuchâtel et Valais, entre Fribourg et Genève, hors celui de la langue? Nul n'ignore que les soixante kilomètres qui séparent Lausanne de Genève séparent, en fait, deux mondes; que les portes de Saint-Maurice se ferment sur des réalités qui n'ont pas cours deux pas plus loin. Acceptons ces différences qui sont le piment de l'existence helvétique. Il n'y a pas de Romandie mais une Suisse romande une et diverse dont les eaux coulent vers le Nord, vers l'Est et vers l'Ouest selon des lois qu'il n'appartient pas aux hommes de modifier.

Il ne peut donc pas exister une *chronique romande*. Nous n'avons pas de capitale mais des chefs-lieux; pas un centre littéraire ou artistique mais des chapelles; pas une Université mais des universités; pas un théâtre mais des théâtres. On l'a souvent répété, le grand poète suisse est inconcevable. Le grand poète romand aussi... Je me rappelle les réticences genevoises du temps de Ramuz, et les sourires des Vaudois, au temps où Reynold, à la radio, s'adressait à «mon» peuple... Nous n'avons guère de gloires que locales; Philippe Monnier, genevois; Philippe Godet, neuchâtelois. Tout de même, oui, par un ricochet venant de Paris, quelques célébrités intercantionales... Michel Simon, Ansermet, Gilles, mais le phénomène n'a plus rien de romand: il devient universel.

A quoi visent ces propos? A prouver que le chroniqueur suisse romand parle d'une fiction, non d'une réalité. La réalité c'est cette poussière de petits Etats dont les formes politiques ne varient guère mais dont le visage est particulier. Il faudrait dire, par conséquent, ce qui se passe du côté de Genève, de Vaud, du Valais, de Fribourg, de Neuchâtel, du Jura bernois; et ce ne serait presque pas assez encore tant chacun de ces petits pays est lui-même divers. A l'heure où le regretté M. Escher entrait au Conseil fédéral, beaucoup de Valaisans romands éprouvèrent le sentiment d'une frustration: on accordait enfin un siège à leur canton autour de la table de l'exécutif suprême mais on choisissait un Valaisan minoritaire de langue allemande... Les étrangers ont raison de se perdre dans nos diversités.

Y a-t-il, néanmoins, des problèmes à l'échelle romande? On en parle de temps à autre dans la presse quotidienne; ce sont le plus souvent des problèmes électoraux qui se posent à Berne à l'occasion de quelque vacance dans les Conseils. Ou des problèmes de répartitions statistiques dans les bureaux de la Confédération. Les minorités éprouvent toujours quelque peu le sentiment de la persécution. On nous rétorque, ces années-ci, que la Suisse romande a mis la main sur tous les leviers militaires... Dans le temps même où une insidieuse propagande fore ses trous de taupes sous l'édifice de l'armée, du côté de Lausanne en particulier, il est piquant de remarquer la place que tient la Suisse romande en ce département guerrier. Il ne semble pas que la Suisse ait lieu de s'en plaindre.

L'année 1954 a été dure aux peintres. La mort faucha quelques-uns de nos

artistes les plus doués. Maurice Barraud, de Genève, est sans doute celui qui laisse les regrets les plus vifs. Il avait un style de grandeur et de puissance qui le faisait reconnaître au moindre coup de crayon. Ses décorations murales sont des arabesques brillantes, aux coloris magnifiques. Sa peinture de chevalet est un hymne au bonheur.

Les amis des poètes pleurent Charles-Albert Cingria, poète étrange, d'une fantaisie toute baroque; esprit des plus originaux, cultivant le paradoxe comme une règle de conduite, arrachant à la réalité la plus humble une signification métaphysique. Erudit, connaissant à merveille la très vieille musique de nos premières abbayes, Saint-Gall et Saint-Maurice, féru d'histoire mérovingienne et burgonde, voyageur impénitent, coureur de grands chemins, brocanteur de formes rares, Charles-Albert laisse une œuvre très variée, subtile, rare. Il habitait Paris, quand il habitait quelque part; il tenait rubrique à la NRF. On l'accueillait dans les salons où ses monologues inépuisables enchantaient. Mais il gardait des attaches fermes en Suisse, à Genève, en particulier, où il repose. Ecrivain de chapelle, curieux phénomène de nos lettres, dieu pour les uns, assez soufflé pour les autres, il laisse le souvenir d'un être bizarre et déroutant dont le génie avait des facettes sombres et des facettes éclatantes.

Mais ne parlons pas trop des morts puisque nous gardons des équipes bien vivantes. Côté peinture, Auberjonois, malgré ses 82 ans, travaille encore, artiste raffiné qui pourrait bien être le premier peintre vivant de Suisse. R. Th. Bossard continue d'enchanter un large public par ses créations qui flottent entre songe et conscience, dans des atmosphères d'adorable poésie. Une génération, et voici Paul Monnier qui prend la tête d'une admirable rénovation de l'art sacré qu'avait amorcée le grand Alexandre Cingria. On peut voir, de Monnier, à l'église des Trois Rois, à Zurich, et à Dubendorf, des « vitraux » exécutés en dalles de verre qui en disent long sur la puissance de cet artiste en pleine possession de ses moyens.

Aucune grande révélation littéraire, en cette année 54 assez grise. L'édition romande traverse du reste une crise très pénible. Elle avait connu des années fastes alors qu'elle relevait l'édition parisienne, durant la guerre. On lisait alors, à Fribourg, à Lausanne, à Genève et à Neuchâtel les derniers-nés de Claudel et de Giraudoux, de Gide et d'Edmond Jaloux. Que les temps sont changés! Les « Guildes » mises à part, on peut dire que les maisons d'édition littéraires chôment parce qu'elles ne trouvent plus de public. Le public est encore attentif aux nouveautés parisiennes. Il néglige les auteurs du cru. Puisqu'ils ne trouvent pas d'éditeurs à Paris, c'est donc que ces auteurs sont sans valeur... Aucun raisonnement ne changera ces raisonnements. Le dernier prix de la saison de Paris, le roman le plus nul trouvera toujours acheteur du moment qu'il porte la marque des grandes maisons de la rive gauche. Personne n'y changera rien et nos écrivains n'ont plus qu'à se taire.

C'est un peu ce qu'ils font, semble-t-il. Jacques Mercanton n'a rien publié, ni Marteau, ni Chenevière, ni Lucien Marsaux. Un roman de Dorette Berthoud, à la Baconnière, seule maison qui refuse de mourir et publie encore des romans. Reynold achève sa grande œuvre sur la formation de l'Europe mais c'est Paris qui s'y intéresse. Nous attendons, pour ce prochain été le dernier volume. Une œuvre, à la vérité, monumentale et splendide. Et qui témoigne en notre faveur.

Maurice Zermatten